

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredis et vendus dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demi par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.
On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à SIXTEAU ET FURUE, Imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Samedi, 12 Aout 1860.

LA GUEPE FAIT FAUSSE ROUTE.

A la nouvelle des tristes désordres qui ont éclaté dans la dernière séance du Conseil de Ville, il n'y a eu qu'une voix dans toute la presse française pour flétrir la conduite de ceux de nos compatriotes qui ont si honteusement failli à la dignité de leur caractère et de leur mandat. Seul entre tous les journaux, la *Guêpe* a cru faire preuve de patriotisme en se faisant l'apologiste des coupables. Nous battons des mains à l'ardeur nationale de notre bien aimé confrère, mais à nos éloges s'unissent malgré nous d'amères restrictions et de poignants regrets, car l'irraisonnable excès de son anglophobie l'a égaré dans une fausse route.

Autant que lui, nous aimons du fond du cœur l'héritage de nos pères et le glorieux drapeau qui nous ombre, et si jamais l'ennemi tentait de l'engloutir, les premiers, nous sonnerions la cloche et montant sur la brèche, nous serions là, à côté de nos frères, le sabre au poing et leur disant : courage !

Ne dormons pas, car le léopard veille, mais ne croisons pas le fer comme Don Quichotte contre des fantômes ou des moulins à vent. La *Guêpe* crie aux armes !... Attifa-t-il à nos portes !... Vous battez le tambour, mais où est donc l'ennemi ?

L'ennemi, dites-vous, c'est la prétention de M. Bulmer de vouloir substituer le nom de *Victoria Square* à celui de place Bonaventure. Nous ne blâmons pas les conseillers canadiens d'avoir rejeté l'adoption de ce projet, nous dirons même plus, nous approuvons leur répugnance.

Mais ce qui nous semble ridicule, c'est que vous tirez le canon d'alarme pour cette insignifiante bagatelle, que vous y trouviez un arrêt d'ostension contre la langue française, un complot contre notre nationalité. Ce que nous censurons avec nos confrères et tous les hommes de bon sens, c'est qu'au lieu de discuter dignement et en style parlementaire, certains de nos conseillers se soient assimilés aux crocheteurs de la place publique ; ce qui nous fait honte et que nous flétrissons, ce sont les furieux emportements de nos mandataires, leur manque de dignité, leur mépris pour le caractère sacré de leur mission, et les torrents d'injures qu'ils ont gratuitement vomies, à la face des Anglais. Voilà ce que condamne hautement l'opinion publique, mais que vous célébrez derrière le bouclier de votre patriotisme pour obtenir les bonnes grâces des faubourgs et populariser votre feuille — à ce prix, la popularité n'est pas glorieuse.

Vous qui vous prétendez l'organe et le défenseur de M. Rodier, vous avez vu un conseiller, usurpant les insignes du premier

magistrat de la cité, apparaître en plein conseil dans cet accoutrement, se prélasser dans le fauteuil de la présidence, divertir le public par ses triviales arlequinades, et vous n'avez pas eu une parole de blâme, un reproche pour l'auteur de cet outrage !... Au contraire : *En eussent ils fait davantage, dites-vous, nous ne saurions les en blâmer.*

En vérité, c'est d'abord entendre la défense, et à son retour parmi nous, nous ne savons trop comment son honneur le maire appréciera la conduite de sa petite *Guêpe*...
" Citoyens du faubourg de Québec, et de autres quartiers, dites-vous encore, assistez dorénavant aux séances du Conseil-de-Ville, et, par votre présence, encouragez les valeureux efforts des conseillers français ; soyez-là et montrez d'une manière non équivoque que vous ne laisserez jamais subsister des noms anglais aux noms français de nos rues. Vous, surtout, charretiers etc."

Ne croirait-on pas entendre la voix de Bossuet parlant au monde : " Venez, peuples, venez maintenant !"

Venez, citoyens du faubourg de Québec, venez dorénavant au Conseil-de-Ville, et si l'on propose une motion qui déplaît à madame la *Guêpe*, descendez dans la lice, retroussez vos manches, cassez les vitres et les portes, faites sauter par les fenêtres les conseillers impopulaires, boxez, massacrez, égorgez, du sang, du sang, la *Guêpe* veut du sang !

Voilà, bien-aimé confrère, la paraphrase de votre apostrophe aux citoyens, voilà l'équivalent de vos allocutions. En excitant les réjugés nationaux, vous faites appel à la violence et vous prêchez l'émeute : votre fougue martiale vous aveugle ; mais qu'arriverait-il si vos concitoyens allumaient la poudre que vous leur jetez aux yeux ? A propos d'un rien, vous appelez la révolte. Que résulterait-il pour le peuple d'un conflit ou d'une rixe ? Croyez-vous qu'il y gagnerait ?... Pour nous, nous ne le croyons pas.

Nous aimons mieux l'opinion de Lafontaine que la vôtre.

" Plus fait douceur que violence."

Vous soufflez à vos proches l'esprit du désordre et vous leur dites de se révolter ! Voici ce que nous leur disons à notre tour :

" Citoyens du faubourg de Québec et des autres quartiers, assistez dorénavant aux séances du Conseil-de-Ville, car c'est là que se débattent vos plus graves intérêts. Assistez-y mais soyez calmes, — écoutez en silence, car c'est de l'ordre et des discussions modérées que naissent les bonnes lois et les sages mesures. Assistez-y, mais choisissez des magistrats plus dignes de vous même et du rôle que vous leur confiez, qu'ils sachent faire honneur au drapeau de leurs pères et prévaloir vos droits, sans recourir à l'insulte et à l'outrage. — Ne craignez pas

la tempête quand le ciel est sans nuage, jouissez en paix de votre indépendance et défiez-vous des flatteurs."

ASCANO.

REVUE EUROPÉENNE.

Des nouvelles graves sont parvenues de la Sicile. De sérieuses dissensions de partis ont éclaté à Palerme. La Farina a été arrêté par ordre de Garibaldi et obligé de quitter Palerme dans une demi heure. Tout aussitôt les ministres, partisans de l'annexion au Piémont, ont donné leur démission. On soit quelles étaient les opinions de M. La Farina et quel parti il représentait en Sicile. S'associant complètement aux vues politiques de M. de Cavour, il demandait l'annexion immédiate de la Sicile au Piémont. Il se mettait ainsi en opposition, et avec le parti modéré qui ne veut rien précipiter et demande que les populations se prononcent, et avec le parti qui préfère la séparation de la Sicile du royaume de Naples, mais ne veut pas entendre parler d'annexion au Piémont, et enfin avec le parti mazzinien qui rêve une république italienne et un gouvernement démocratique. D'accord, quand il s'agit de lutter contre Naples, tous ces partis sont divisés dès que revient la question d'organisation de la Sicile. Garibaldi n'a pas voulu subir plus longtemps l'influence de La Farina ; il lui a donc fait signifier de quitter le territoire sicilien, et dès le 12 M. La Farina débarquait à Gènes. — Les expéditions de volontaires continuent, et en même temps Garibaldi reçoit des armes et des munitions. On a même annoncé l'arrivée de 57 canons.

Les dernières dépêches nous apprennent que Garibaldi a fait un mouvement en avant et qu'il a rejoint le colonel Medici, le 13, au camp de Barcellona, avec une colonne forte de cinq mille hommes. Dès que le général napolitain Bosco apprit cela, il quitta Messine à la tête du petite armée. L'attaque de cette ville est donc imminente, et, d'un jour à l'autre, nous apprendrons que la flotte royale en a commencé le bombardement, en dépit des protestations du consul de France. Garibaldi prend toutes ses mesures pour faire un siège en règle. Il a organisé des croisières entre Naples et Messine. La défection du *Véloc* ne fait plus de doute, non plus que la capture faite par ce navire de deux transports chargés du service entre Messine, Catane et Palerme.

Les nouvelles de la Syrie, loin de devenir plus rassurantes, prennent une gravité qui semble indiquer un réveil de la question orientale elle-même, avec tous ses embarras et toutes ses complications. Les correspondances publiées par les journaux français et anglais ont fait une description terrible des scènes de massacre et de pillage dont le Liban a été le théâtre.